

Introduction

Emmanuel Renault, Théophile Pénigaud de Mourgues
et Francesco Toto

Sous l'apparente unité du mot « reconnaissance » se cache tout un univers de significations dont on doit tenir compte dès lors qu'on en fait l'objet d'une réflexion explicite. En français, par exemple, on peut parler de reconnaissance au sens de la reconnaissance, comme lorsqu'on demande à quelqu'un s'il nous a reconnu ; au sens de la gratitude, comme lorsqu'on exprime notre reconnaissance envers ce qui a été fait pour nous ; au sens d'admettre que quelque chose a eu lieu ou d'avouer une faute, comme au sein des débats concernant la reconnaissance d'un génocide ou lorsqu'on exige de quelqu'un qu'il reconnaisse ses torts. Enfin, on peut parler de reconnaissance dans le cadre de la problématique de la construction ou de la confirmation de l'image de soi par autrui : c'est de cette quatrième acception que relève l'opposition du mépris et de la reconnaissance. Le terme allemand « *Anerkennung* » renvoie presque exclusivement à la quatrième des acceptions françaises. Et c'est ce mot d'« *Anerkennung* » qui a été promu en concept philosophique central chez Fichte et Hegel, qui ont élaboré une conception de la reconnaissance relationnelle (en ce qu'elle se réfère aux relations de reconnaissance entre individus) et évaluative (au sens où reconnaître signifie reconnaître la valeur d'une personne ou de ses actes).

La plupart des études d'histoire de la philosophie ayant pris le thème de la reconnaissance pour objet ont porté sur les auteurs qui ont conféré une importance décisive au terme de reconnaissance, c'est-à-dire sur une séquence historique qui commence avec Fichte et Hegel. L'hypothèse des études réunies dans ce volume est que l'on trouve des conceptions intéressantes de la reconnaissance ou bien chez des auteurs chez qui le

terme (et ses dérivés) est absent ou bien chez ceux qui en ont fait usage sans l'ériger au rang de concept philosophique fondamental. Jusqu'à présent, cette démarche a été appliquée surtout à Rousseau. Pour ne citer qu'un exemple, dans un texte célèbre de Charles Taylor, « La politique de la reconnaissance », Rousseau est présenté comme le premier, avant même Fichte et Hegel, à avoir tiré les conséquences du changement fondamental – la disparition des inégalités liées aux hiérarchies de statut et de rang – qui allait permettre de conférer une portée éthique et politique décisive à l'idée de reconnaissance entendue au sens relationnel et évaluatif¹. Dans la mesure où la théorie hégélienne de la reconnaissance provient pour partie au moins d'une réflexion sur les lumières écossaises² et sur l'analyse hobbesienne de l'état de nature³, il semble tout aussi légitime de chercher à reconstruire la conception de la reconnaissance à l'œuvre dans le *De Cive* et *Le Leviathan*. Dès lors, pourquoi exclure que la question de la reconnaissance puisse être élaborée de manière originale et significative non seulement dans les Lumières françaises et écossaises, mais dès l'âge classique, voire dès la Renaissance ?

Étant donné la diversité des acceptions du terme même de reconnaissance, il y a au moins trois manières de s'engager dans des enquêtes historiques sur « la reconnaissance avant la reconnaissance », c'est-à-dire sur la période qui précède la naissance de son concept ou sa thématisation explicite. La première, procédant par exclusion, consisterait à n'entendre le terme de reconnaissance qu'au sens étroit de l'acception qui est devenue philosophiquement centrale avec Fichte et Hegel. La seconde, procédant au contraire par inclusion, consiste à présupposer, en suivant Ricœur⁴, qu'il existe une unité philosophiquement significative des quatre acceptions associées en français au terme

- 1 Charles Taylor, « La politique de la reconnaissance », *Multiculturalisme. Différence et démocratie*, Paris, Aubier, 1994 [1992]. Voir aussi Barbara Carnevali, *Romantisme et reconnaissance. Figures de la conscience chez Rousseau*, Genève, Droz, 2011 ; Frederick Neuhaus, *Rousseau's Theodicy of Self-Love. Evil, Rationality and the Drive for Recognition*, Oxford, Oxford University Press, 2008 ; Francesco Toto, « Passione, riconoscimento, diritto nel "Discorso sull'ineguaglianza" di J.-J. Rousseau », *Post-filosofie. Rivista di pratica filosofica e di scienze umane*, n° 4, 2007, p.129-158.
- 2 Norbert Waszek, *The Scottish Enlightenment and Hegel's Account of "Civil Society"*, Dordrecht, Kluwer Academic Publishers, 1988.
- 3 Ludwig Siep, « Der Kampf um Anerkennung. Zu Hegels Auseinandersetzung mit Hobbes in den Jenaer Schriften », *Hegel-Studien*, vol. 9, 1974, p.155-207.
- 4 Paul Ricœur, *Parcours de reconnaissance*, Paris, Stock, 2004.

reconnaissance. La troisième, procédant par sélection, considère qu'il est légitime de retenir telle ou telle des quatre acceptions selon qu'elle semble être opérante chez tel ou tel auteur. La démarche retenue dans les études qui suivent combine les première et troisième démarches. Elle est orientée par la première dans la mesure où elle est motivée par les enjeux philosophiques qui ont été mis en lumière par l'histoire ultérieure des théories de la reconnaissance. Mais elle reste attentive à la pluralité des problématiques de la reconnaissance pour ne pas présupposer une conception trop étroite de ce qui pourrait constituer les enjeux philosophiques d'une réflexion sur la reconnaissance avant Fichte et Hegel.

S'interroger sur « la reconnaissance avant la reconnaissance », cela signifiera donc, tout d'abord, se demander ce qu'il en est de la problématique de la construction ou de la confirmation de l'image de soi par autrui *avant* les auteurs qui en ont fait un objet explicite de réflexion ou en ont proposé des modèles. Cela signifiera, ensuite, révoquer en doute, au moins provisoirement, l'évidence des critères conceptuels et historiographiques qui ont conduit à inclure certains auteurs dans l'histoire du concept de reconnaissance et à en exclure d'autres, en les reléguant éventuellement dans sa préhistoire. Cela signifiera, enfin, tenter de fragiliser nos évidences catégorielles en les confrontant à un matériau historique élargi.

Ce type d'enquête n'a pas seulement pour objectif de présenter sous un nouveau jour les questions philosophiques associées aux problématiques de la reconnaissance. Il a également pour fonction de porter de nouveaux éclairages sur des auteurs qui ne sont généralement pas passés au crible de la reconnaissance. Dans la mesure où la problématique fixée par Rousseau, Fichte et Hegel se déploie aussi bien sur le plan éthique que politique, cet ouvrage interroge la fécondité d'un retour sur la philosophie morale et politique à l'âge classique, voire à la Renaissance, *en termes de reconnaissance*. La problématique de la reconnaissance, entendue au sens du concept relationnel et évaluatif, peut-elle jeter une lumière pertinente sur ce corpus, c'est-à-dire nous permettre d'y remarquer voire d'y problématiser des centres d'intérêt et des enjeux ignorés, ou plus difficilement discernables sans ce prisme ? Peut-on, par exemple, concevoir un usage politique du désir de reconnaissance dans une anthropologie où ce dernier n'est pas encore conçu comme fondamental ?

C'est également à un déplacement des problématiques de la reconnaissance que ce volume voudrait inviter. Il se pourrait bien, en effet, que le retour aux Classiques ait quelque chose à nous apprendre sur les formulations contemporaines de la question. À une époque où le principe de la dignité égale de tous n'est pas encore institutionnalisé, peut-on – et en quels termes – poser malgré tout la question d'une politique ou d'une éthique de la reconnaissance ? Le recours des Classiques au lexique des passions (de la gloire, de l'estime, du désir, de la réputation, etc.) pour décrire les mécanismes anthropologiques, éthiques et politiques d'une dynamique de reconnaissance conflictuelle, peut-il révéler des présupposés inaperçus, voire des points aveugles, dans la manière dont nous pensons aujourd'hui l'exigence de reconnaissance universelle et réciproque ? Que devient l'idée honnethienne selon laquelle l'identité est construite par des rapports de reconnaissance⁵, lorsqu'on la passe au crible des premières théorisations critiques du « moi » ? L'ambivalence des termes dans lesquels la lutte pour la reconnaissance se présente chez les Classiques, sous le double régime de l'imagination et de la raison, de la promotion des conflits ou de la socialisation, de la réciprocité ou de la domination, n'est-elle pas en mesure d'enrichir les discussions actuelles sur les ambivalences de la reconnaissance⁶ ?

On distinguera donc deux enjeux généraux. D'une part, celui consistant à déterminer si oui ou non il est légitime d'affirmer que des auteurs comme Rousseau, Fichte et Hegel, marquent une *rupture* dans la manière d'aborder les questions de la reconnaissance. D'autre part, celui de savoir si les spécificités de l'approche de la reconnaissance à l'âge classique sont susceptibles d'offrir quelques ressources pour enrichir, voire pour déplacer, les débats contemporains sur la reconnaissance, sinon pour élaborer de nouveaux modèles.

Plutôt que d'offrir à ces interrogations une réponse univoque, la variété des études présentes dans ce volume devrait permettre à chacun de mesurer la fécondité d'un vaste champ de recherche dont cet ouvrage ne fait que poser les premiers jalons.

5 Axel Honneth, *La lutte pour la reconnaissance*, Paris, Gallimard, 2012.

6 *The Ambivalences of Recognition*, Heikki Ikaheimo, Kristina Lepold, Titus Sthal éd., New York, Columbia University Press, 2017.